Gisèle Pineau, *Folie simple: journée ordinaire d'une infirmière*

Stéphanie Celot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6469>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6469

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 603

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Stéphanie Celot, « Gisèle Pineau, *Folie simple: journée ordinaire d'une infirmière* », *Studi Francesi* [En ligne], 162 (LIV | III) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6469>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Gisèle Pineau, *Folie simple: journée ordinaire d'une infirmière*

Stéphanie Celot

RÉFÉRENCE

GISÈLE PINEAU, *Folie simple: journée ordinaire d'une infirmière*, Paris, Philippe Rey, 2010, pp. 236.

- 1 Dans son dernier roman en date, Gisèle Pineau choisit volontairement de ne pas décrire la condition de la femme antillaise, en proie à la violence des hommes ou à son destin, comme elle l'avait fait dans *Morne Câpresse* (2008), *Mes quatre femmes* (2007) ou *Fleur de Barbarie* (2005). Infirmière en psychiatrie, l'auteure s'est inspirée de son expérience professionnelle pour rendre visible le monde des malades mentaux, parce qu'«on se sait pas quoi en faire et nos sociétés choisissent aujourd'hui de les ignorer tant qu'ils acceptent de demeurer inoffensifs et silencieux» (p. 214).
- 2 La narration alterne différents épisodes de l'existence personnelle de la narratrice, au déroulement d'une «journée ordinaire» de travail dans un hôpital psychiatrique, où les nombreux patients témoignent de leurs frustrations, de leurs visions et de leurs paranoïas. Incapables de s'affirmer dans une société qui ne leur offre aucune image valorisante et de piètres possibilités professionnelles, les protagonistes considèrent ce lieu comme un refuge où puiser la force et le courage de faire front à l'adversité du monde extérieur et réacquérir une identité. Mais la folie semble trouver sa justification dans les propos du vieil infirmier qui déclare à la narratrice: «La folie des hommes était tout à fait naturelle. On ne sait comment, la plupart des êtres humains parviennent à s'accommoder tant bien que mal de la brutalité de la vie terrestre, mais un grand nombre échoue dans de multiples tentatives... ils finissent par faiblir et s'effondrer en constatant qu'il n'y a pas d'issue, pas d'alternative» (p. 229).
- 3 L'écrivaine réussit à mettre brillamment en scène la folie des protagonistes sans jamais perdre le fil du temps, en respectant une stricte progression chronologique; chaque

événement suivant une date, «mai 1977» (pp. 33, 51) et même une heure précise: «quatre heures cinq» (p. 90), «la ronde de six heures» (p. 115), «il est vingt heures dix» (p. 202). Cette maîtrise du temps s'accompagne d'une maîtrise de l'écriture. Avec ce roman «engagé» Gisèle Pineau continue un parcours à travers lequel elle s'est fixé comme objectif de rompre le silence auquel la société contraint une catégorie sociale qui doit vivre en marge d'un système qui nie son existence.